

**DICTIONNAIRE**

DE LA

**CONVERSATION**

**ET DE LA LECTURE.**

Celui qui voit tout abrège tout.

MONTESQUIEU.

**TOME XVIII.**



**PARIS.**

**BELIN-MANDAR, LIBRAIRE,**

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 55.

**MDCCCLXXXV.**

mesures décisives ne touchent pas au détriment et à la confusion de ceux qui se sont mis dans la nécessité d'y recourir. Les crises politiques sont fréquentes sous les mauvais rois, témoins les règnes de Charles IX et de Henri III. Pendant quarante ans, depuis la mort de Henri II jusqu'à l'avènement de Henri IV, la France fut constamment dans un état de crise. Il en fut de même depuis la convocation des états-généraux jusqu'à l'avènement de Bonaparte au pouvoir consulaire ; mais que dire d'une époque où la politique de nos hommes d'état est tellement ravalée que les crises auxquelles ils nous exposent ressemblent à un calme plat ?

CH. DU ROZIER.

**CRISES COMMERCIALES.** Toutes les fois que la régularité du mouvement d'échange qui constitue le commerce (*v. ce mot*) se trouve détruite, suspendue ou restreinte, il y a *crise commerciale* : les symptômes précurseurs en sont, d'ordinaire, l'avilissement de certains produits qui arrivent sur le marché, lorsque les acheteurs s'en sont retirés ; la hausse de l'intérêt et la difficulté des escomptes, une stagnation et même une diminution générale de la consommation, qui s'arrête et se ralentit de proche en proche, tant qu'enfin les plus faibles, les plus malheureux, les plus imprudents, se trouvent hors d'état de faire face à leurs affaires. Alors les faillites éclatent et s'engendrent, jusqu'au moment où la liquidation s'opère, où la perte définitive du plus grand nombre et parfois le scandaleux enrichissement de quelques-uns se trouvant consommés, le mouvement commercial reprend un nouvel élan si la cause perturbatrice n'existe plus, ou se traîne maigre et languissant si elle persiste. — Le résultat universel et général de toute crise commerciale étant de restreindre à la fois la production et la consommation, c.-à-d. d'alanguir et de paralyser momentanément la vie économique des nations, s'il était possible de prévoir avant d'en sentir les premiers effets, l'approche et l'imminence de ces crises ; si l'on pouvait d'avance et simultanément

ment enrayer graduellement la production et la consommation, diminuer l'offre aussi promptement que la demande, et répartir ainsi proportionnellement sur tous les individus la gêne universelle, on n'arriverait pas sans doute à supprimer les crises industrielles que l'état général de nos sociétés rend pour longtemps encore inévitables, mais on adoucirait beaucoup leurs résultats désastreux. En effet, prise en masse et vue de haut, une crise commerciale n'est autre chose qu'un temps d'arrêt dans le développement industriel d'un peuple ; temps d'arrêt favorable souvent, comme on le verra dans un instant, aux progrès futurs de ce peuple, et qui ne marque dans son histoire que par un ralentissement et une gêne passagère. Mais, dans l'état d'inassociation où se trouvent toutes les parties de l'industrie, dans l'ignorance forcée où elle vit des conditions générales de sa prospérité et de ses ressources actuelles, les crises commerciales, au lieu de frapper solidairement tous les industriels, tombent d'abord tout entières sur quelques-uns qu'elles écrasent, et dont la ruine immédiate et totale entraîne une série de chutes et de désastres qui s'arrête plus ou moins loin, selon les forces et le nombre de ceux que rencontre cette espèce d'avalanche. — On peut ramener à deux les causes générales des crises commerciales : ou bien elles proviennent d'un changement brusque et imprévu, soit dans les conditions et les procédés de la production, soit dans les besoins de la consommation ; ou bien elles naissent de la perturbation générale qu'amènent ordinairement les révolutions politiques ou sociales dont l'histoire présente de nombreux exemples. — Un perfectionnement subit dans les procédés et les conditions de la production ruine de fond en comble et jette dans une gêne, momentanée sans doute, mais effroyable et souvent mortelle, les producteurs dont la fortune ou l'existence dépendaient des procédés anciens : ainsi, l'invention de l'imprimerie mit la détresse parmi les copistes de manuscrits ; ainsi, les machines à filer le

colon, inventées par Hargraves, perfectionnées par Arkwright, Crompton et Cartwright, furent une cause de souffrances pour ceux et celles qui vivaient de la filature à la main ; ainsi, dernièrement, le chemin de fer de Liverpool à Manchester a ruiné ceux qui faisaient entre ces deux villes les transports par terre. Nous avons vu en France un exemple frappant de cette sorte de crise. Le blocus continental, en fermant nos ports et ceux de l'Europe continentale à tous les produits non continentaux avait placé toutes nos industries dans un état d'isolement et de concentration factice qui ne devait évidemment durer que jusqu'à la défaite de l'un ou de l'autre des deux adversaires qui venaient ainsi de se prendre corps à corps ; tous nos efforts pour arracher à notre sol et à notre climat les produits qu'enfante sans peine la fécondité des régions tropicales, admirables si les nations étaient faites pour l'isolement, si la loi des peuples et des individus n'était point l'association, et si le continent européen avait dû garder la position antisociale que lui avait faite Napoléon, devaient tourner à la ruine de nos industriels, le jour où le monde rentrerait dans ses conditions naturelles d'équilibre : tout le commerce maritime et côtier que des corsaires faisaient à coups de canon et des contrebandiers à coups de fusil devait tomber avec sa cause et le fol espoir qui la veille même de sa chute l'agrandissait encore. Aussi, dès les premières années de la restauration, une grande gêne commerciale se fit sentir ; non seulement les conditions générales de la production se trouvaient subitement changées, non seulement la France s'épuisait à payer les frais de l'invasion et de l'occupation étrangère, mais encore les débouchés qu'assuraient à plusieurs grandes industries l'équipement et la fourniture des armées vinrent à se fermer brusquement : telles furent les causes de la crise commerciale qui en 1819 se manifesta par 8,333 faillites déclarées au tribunal de commerce de Paris. — La restauration, qui comprit à la vérité l'im-

possibilité de passer brusquement de la serre chaude où l'empire avait facticement développé des industries contre nature, dans l'atmosphère plus difficile d'une pleine et entière liberté, ne comprit pas en même temps que cette liberté écrite dans l'avenir des peuples ne devait être qu'ajournée : si à l'intérieur elle respecta le principe de la libre concurrence, assez pour faire sentir par une douloureuse expérience la nécessité de pondérer ce principe par celui de l'association, la restauration, en ce qui concerne les relations extérieures, revint au système de l'ancien régime ; on continua le système restrictif de l'empire : au lieu de faciliter la liquidation des fausses entreprises qu'avait enfantées le blocus continental et de ne protéger que celles dont quelques années devaient assurer la réussite, elle ne sut apprécier la situation ni des hommes ni des choses, en sorte que les crises industrielles que nous avons vues se succéder depuis 1827 jusqu'en 1830 ont eu leur cause à la fois dans l'application illimitée à l'intérieur du principe de la concurrence, et dans le maintien d'un système douanier absurde qui étouffait nos forces et paralysait nos relations extérieures. Quant à la crise qui suivit immédiatement la révolution de juillet 1830, elle a sans doute, on vient de le voir, sa cause principale dans la mauvaise gestion des années précédentes, mais elle fut accrue et prolongée par la gêne et la panique que firent naître alors l'attitude politique de l'Europe et la crainte d'une guerre que l'on crut imminente. — Les révolutions politiques et sociales produisent presque toujours des crises commerciales, 1° d'abord parce qu'elles déplacent ordinairement les fortunes et les existences ; 2° parce qu'elles mettent souvent en hostilité avec les nations voisines le peuple qui en est le théâtre ; 3° parce qu'elles détournent, soit par la voie de l'impôt, soit par celle de l'emprunt, les capitaux vers des emplois improductifs, tels, par exemple, que l'organisation et l'entretien d'une force armée considérable ; 4° parce que souvent

elles font éclater un désaccord et une lutte entre les diverses classes de producteurs. Il suffira de rapporter quelques exemples : le plus frappant nous est offert par la convention, lorsque assaillie à l'extérieur et à l'intérieur, grandissant par le danger, audacieuse par le péril, appelant la nation à se lever en masse, transformant les rues et les places en manufactures d'armes et d'équipements militaires, les citoyens en soldats ou en armuriers, frappant de désertion tous les ateliers pacifiques, de stérilité toutes les professions qui font la richesse des états, elle suscitait quatorze armées, et, bientôt, fière de quatorze victoires, annonçait à la nation appauvrie, mais non pas épuisée par une érisse si violente, le triomphe de la liberté et le salut de la patrie ! A tous les maux que l'infortunée Pologne s'est attirés de nos jours pour avoir voulu reconquérir son indépendance et sa nationalité il faut joindre encore la destruction de ses plus riches industries : avant la révolution la fabrication des draps avait pris un tel essor que l'on estimait la valeur de ces produits, qui passaient annuellement dans le commerce avec la Chine, à 75,000,000 de florins polonais. Mais alors ces draps n'étaient soumis qu'à un léger droit pour traverser la Russie. Depuis la révolution, la vengeance de Nicolas ayant élevé ce droit à 45 p. 0/10 de la valeur, cette branche de commerce a complètement cessé, et le plus grand nombre des ouvriers qu'elle nourrissait se trouvent aujourd'hui sans aucune ressource ; il ne leur est même point permis de passer en Russie. — Quant à la dernière des causes que nous avons assignées aux crises commerciales nées des révolutions sociales, elle agit constamment au sein de notre propre société. Les affreux déastres de Lyon sont encore présents à la mémoire de tous les citoyens, et la crainte de les voir renaître à la première occasion se cache au fond de bien des cœurs. Or, quelle est la cause de ces douloureuses convulsions ? N'est-ce pas, en définitive, les efforts que renouvelle chaque année la classe la plus

nombreuse pour conquérir dans les cadres sociaux une place plus digne, pour obtenir par la coalition une répartition des fruits du travail plus avantageuse à cette partie des travailleurs ? — L'énumération précédente et le détail des causes principales qui engendrent les crises commerciales suffisent à montrer combien il est difficile de garantir contre elles l'industrie des nations. Organiser l'industrie, créer entre la consommation et la production des moyens constants de relations, d'équilibre, d'harmonie ; assurer le crédit sur des bases assez larges pour que la société en recueille tous les fruits sans être exposée aux catastrophes qu'entraîne son assiette inconsistante et imparfaite, c'est déjà une œuvre immense, et que de longs et prudents essais doivent préparer. Quant aux crises qui ont leur cause moins dans le défaut d'organisation industrielle que dans les révolutions politiques et sociales qui semblent destinées à marquer par de grandes douleurs et de grands bienfaits le siècle dans lequel nous vivons, personne ne peut dire comment ni à quel terme finira cette série d'épreuves initiatrices : c'est déjà beaucoup qu'au sein d'une paix qui semble définitivement acquise, l'antagonisme sous sa forme la plus brutale, la guerre, se trouve repoussée d'un accord commun ; tout ce que la prévision la plus éclairée et la plus hardie peut faire, c'est d'indiquer dans le lointain le but unitaire et pacifique vers lequel les sociétés gravitent, et les moyens d'adoucir le plus possible les pentes parfois âpres et rudes qui les en séparent encore !

CH. LEMONNIER.

**CRISPATION**, du latin *crispare*, rider, créper, resserrer, friser, boucler. Dans son sens propre, ce nom signifie resserrement des choses qui se replient sur elles-mêmes et se racornissent quand on les approche du feu. Tous les tissus animaux combinés avec de grandes proportions d'eau se crispent, se resserrent, lorsque pendant la vie ou après la mort on les soumet à l'action énergique des agents physiques qui vaporisent